

amis du Saguenay ; à celui-là je lui promets d'avance qu'il n'aura pas à se repentir d'avoir suivi les cours agricoles à une institution qui compte des jeunes gens venus des différentes parties de la Province de Québec, afin de s'initier à tous les secrets d'une bonne culture, si rémunérative quand la routine y est complètement étrangère.

Lorsque dans ma dernière correspondance j'ai dit qu'il était superflu pour nous colons du Saguenay, d'adopter en tous points la culture suivie sur la ferme de Ste. Anne, je n'ai pas voulu laisser entendre qu'en suivant son exemple elle nous serait d'aucune utilité. Non, car en adoptant une semblable culture nous enrichirions au contraire notre sol. Tout en enseignant par la pratique la perfection d'une culture quelconque, nous apprenons sur la ferme-modèle de Ste. Anne, à calculer les dépenses sur les revenus. Cette dernière théorie est parfaitement juste et cadre bien avec notre situation au Lac St. Jean ; car à quoi nous servirait de faire des dépenses pour nous pourvoir d'instruments agricoles perfectionnés qui sont toujours d'une grande valeur ? à quoi nous servirait de faire des déboursés pour augmenter davantage la fertilité de notre sol, si nous ne pouvions vendre nos produits avantageusement ?

Après ces quelques remarques, je crois que l'on peut résumer nos améliorations : 1<sup>o</sup>. En faisant des labours plus profonds, afin de donner une bonne épaisseur à la couche cultivée ; 2<sup>o</sup>. Semer le blé qu'une ou deux années de suite sur le même champ ; 3<sup>o</sup>. Faire tous les ans un morceau de légumes, afin d'utiliser convenablement nos fumiers, et dont on fera succéder les céréales aux légumes, et la prairie ou le pâturage à la suite des derniers ; 4<sup>o</sup>. Disposer nos champs et nos cultures afin que chaque champ reçoive une rotation qui lui permettrait de produire plusieurs variétés de céréales en changeant chaque année l'espèce ; 5<sup>o</sup>. Faire des hersages énergiques et surtout rouler nos champs. Tels sont à peu près les conseils que j'ai à émettre et qui mis en pratique permettront de ne pas diminuer les produits de nos terres. La mise en pratique de ces conseils ne demande aucun déboursé ; nous en retirerons au contraire de grands rendements. Par une production abondante de notre sol, nos gouvernants en viendront à la conclusion que le Haut-Saguenay a besoin de communications pour tirer avantage de son grenier d'abondance par une vente prompte et facile.

Nos gouvernements dépensent des sommes assez rondes pour tenir sur un pied efficace nos écoles d'agriculture ; les sociétés d'agriculture ont aussi leur bonne part des octrois législatifs. En un mot, on met tout en œuvre pour attirer nos cultivateurs à suivre un bon système de culture. C'est assurément une sage politique, et tous les jours nos gouvernements ont à se féliciter de l'heureux résultat qu'ils obtiennent au point de vue prospère de l'agriculture, en plusieurs endroits. Tous les jours les marchés de Québec sont remplis de produits venant des cantons de l'Est du Bas du St. Laurent ; la ville de Québec veut aussi s'assurer le commerce de l'Ouest ; c'est encore bien.

On dépense en outre de grosses sommes pour le repatriement, rien de plus louable pourvu que l'on soit assuré que l'on met tout en œuvre pour retenir ici les cultivateurs qui sont dans le pays, afin qu'ils n'aient pas à remplacer ceux que l'on repatrie.

On fait en outre venir des étrangers dans le pays pour coloniser certains cantons, et ces derniers sont l'objet d'une protection toute spéciale, bien propre à rendre jaloux ceux de nos compatriotes qui désireraient se faire colons ; outre l'avantage qu'ils requièrent par l'acquisition de leurs terres, on leur accorde des moyens faciles de communications.

En est-il ainsi pour les colons du Saguenay établis déjà depuis un certain nombre d'années. Malgré les démonstrations flatteuses que l'on fait sur la fertilité de l'immense vallée du Saguenay, on n'a pu encore obtenir des voies de communications promptes et faciles qui puissent nous permettre de vendre nos produits sur les marchés de nos villes.

Si l'on est réellement convaincu de la fertilité de nos terres du Saguenay, comme il l'a été démontré par la presse, jusque dans nos assemblées législatives, pourquoi est-on si lent à nous accorder cette voie de communication que l'on appelle le chemin de fer, et qui a amené la richesse parmi les cultivateurs des Cantons de l'Est qui ont été assez prudents et assez économiques pour ne pas abuser de cette aisance ?

O puissante locomotive ! quand viendras-tu dans nos vallées nous réjouir de ton cri strident ? quand viendras-tu chercher les surplús de nos produits pour en nourrir la population de la ville de Québec, et expédier notre bétail pour qu'il puisse être vendu jusqu'à sur les marchés anglais ?

Les échos du Lac St. Jean se plairont à répéter au loin ton cri imposant, et les intrépides colons du Saguenay n'auront alors qu'une voix pour louer le Gouvernement ou les particuliers qui l'auront ouvert un chemin dans nos vallées.

C'est alors qu'ayant un débouché facile pour l'écoulement de nos produits nous pourrions nous livrer à une culture améliorante et productive.

Donnez-nous un chemin de fer, et le Haut-Saguenay promet de fournir à la ville de Québec du beau blé et à bon marché. Il est des époques comme celle que nous traversons, où l'on sait apprécier le blé à sa haute valeur. Si actuellement nous pouvions alimenter les marchés de Québec d'un blé avec lequel on nourrit actuellement notre bétail, afin d'en tirer profit, plus d'un à Québec serait satisfait de l'utiliser pour en faire un bon pain.

Donnez-nous un chemin de fer, c'est l'objet de tous nos vœux et des véritables amis du pays.

UN COLON ET AGRICULTEUR, A. B.

### Herser, enterrer la semence

Avant que la semence soit faite, ou à mesure qu'on sème, on doit enterrer le grain qu'on a semé ; mais il faut avoir la précaution de ne point l'enterrer trop avant, parce qu'il ne pourrait point lever ; la pesanteur de la terre l'accablerait ; et ne participant presque point aux vapeurs et aux exhalaisons nitreuses qui naissent dans l'air, il resterait enseveli sans espérance de résurrection ; deux doigts de terre suffisent pour le couvrir, et on le couvre 1<sup>o</sup>. pour que les pigeons, les corneilles, les corbeaux et autres oiseaux, même les volailles, ne le mangent pas ; 2<sup>o</sup>. afin qu'il soit moins exposé aux injures de l'air ; 3<sup>o</sup>. pour que la terre lui communique plus aisément la substance et des sels dont il a besoin, et qu'il s'en dissipe moins ; 4<sup>o</sup>. afin que le mélange du grain avec la terre soit plus heureux étant plus égal, et que la végétation en soit plus facile, plus sûre et plus abondante ; 5<sup>o</sup>. parce que le grain qui a fait un bon pied, se trouve et se défend lui-même ; il résiste aux mauvaises révolutions, et profite des bonnes.

Dans beaucoup d'endroits, on se contente de herser la terre pour en couvrir la semence, c'est-à-dire, de passer et repasser la herse par-dessus, tant au long qu'en travers. Quand on a labouré la terre en sillons, il faut la herser et la r. herser en tous sens, avant et après la semence ; enfin, lorsqu'on a ainsi promené la herse, la terre et la semence sont bien mêlées ; un bon hersage vaut un nouveau labour.

Dans quelques endroits, on sème sur terre ; et l'on y met la charrue après la semence, pour enterrer le grain ; mais il faut que ce labour soit léger, afin que le blé n'ait pas plus de trois doigts de terre, et on doit encore le herser ensuite, afin que la terre soit plus meuble. Quand on couvre ainsi le grain en labourant après la semence, c'est ce qu'on appelle *renfourer la semence* ou *semier dessous* ; par ce dernier labour, la semence se trouve effectivement dessous le sol, et elle est plus chargée de terre, au lieu qu'elle reste plus au-dessus, quand on ne fait que la herser ; c'est pourquoi on dit *semier dessous*, quand la semence n'est enterrée que par la herse. Lorsqu'on sème de bonne heure, et par un temps propre, il vaut mieux semer dessous, parce que les grains germent plus tôt, et que quatre mesures de blé semées de bonne heure, profitent plus que cinq ou six, mises tard on terre ; mais si l'on a tardé à semer jusqu'aux pluies ou jusqu'aux froids, il est certain qu'en ce cas il vaut mieux semer dessous, de quelque nature que soit le champ, parce que le grain en sera moins exposé.

### Choses et autres

*L'émigration.*—La presse entière de la Province de Québec et quelques journaux des autres Provinces canadiennes, s'émouvent en considérant les tristes conséquences de l'émigration de nos